



Le présent rapport ne vise pas seulement à dresser un état des lieux de la session 2017 de l'épreuve écrite de français-philosophie des Concours Communs Polytechniques. Il a pour ambition d'aider les futurs candidats à obtenir des résultats plus conformes à leur investissement, à condition qu'ils acceptent de tenir compte de nos observations, remarques et recommandations.

Celles-ci émanent de l'ensemble des enseignants correcteurs ayant participé à cette session – eux qui savent que « corriger », ce n'est pas seulement « évaluer », mais surtout « redresser » et donc *améliorer*.

## LE RESUME

### 1/ CONSIGNES GENERALES

Le résumé est une épreuve de **compréhension** et d'**expression**, l'exactitude ou la justesse de la seconde confirmant la solidité de la première : il s'agit de saisir la thèse et le raisonnement d'un texte et de restituer de manière fidèle l'essentiel de son argumentation dans une langue correcte.

Le résumé étant une contraction, la concision de la formulation est une exigence impérieuse, pourvu que l'économie de mots soit au service de la clarté.

### 2/ REMARQUES SPECIFIQUES

Le texte de Daniel Marcelli retenu cette année était parfaitement accessible à tous les candidats. Clair, mais pourtant subtil sur certains points, il s'est révélé très discriminant. L'extrait, et d'ailleurs aussi l'essai, s'appuient sur la situation particulière de la relation parents/enfants, mais la prise en compte ou non de cette donnée était parfaitement indifférente à la réussite de l'exercice – et sa présence n'a pas plus été valorisée que son absence sanctionnée.

Si nous n'avons trouvé qu'assez peu de très graves erreurs, nous avons dû constater la présence fréquente de maladresses techniques dont l'addition finit par coûter cher.

Signalons d'emblée la principale : le manque criant, aveuglant, de reformulation personnelle. Que certains termes, comme « pouvoir », « soumission », « autorité », « obéissance », ne puissent pas toujours admettre de synonymes, ou d'équivalents, satisfaisants, nous voulons bien en convenir (quoique du bout des lèvres... car des mots comme, en vrac, « domination », « toute puissance », « subordination », « assujettissement », « docilité », « insubordination », « ascendant », par exemple, auraient permis de restituer les idées de façon plus originale et tout aussi exacte). Mais que cela conduise certains à céder au « copier-coller », c'est tout autre chose : quand un résumé débute par la reprise intégrale de la première phrase (14 mots, soit plus de 10 % du total) ; quand le point d'interrogation du début de la ligne 3 est servilement copié ; quand « demande d'obéissance » et « exigence de soumission » ou « retenue et abstinence » (syntagme qui combine pourtant redondance et relative impropiété avec « abstinence » dont Marcelli abuse un peu et dont il existe de nombreuses explicitions possibles – un verbe pouvant d'ailleurs remplacer ces substantifs) sont mécaniquement transférés, les règles de l'exercice sont bafouées et son esprit totalement ignoré ou trahi.

Le texte de Daniel Marcelli n'était pas exempt de certaines répétitions, avec une 3<sup>e</sup> partie qui revient sur le délai représenté par l'exercice de l'autorité par rapport à l'imposition du pouvoir, mais cette partie approfondit l'idée initiale d'initiative (ou d'activité) en la faisant déboucher sur celle de liberté – mais beaucoup de résumés se répètent à l'intérieur d'un même passage. Cela est d'autant plus regrettable que, comme nous le relevons chaque année, les candidats ont tendance à hypertrophier leur restitution du début du texte puis/donc à escamoter ce qui appartient à « la fin » (soit assez fréquemment un tiers de l'extrait, mais parfois davantage).

En raison de ces apparentes redites et du caractère très cohérent du propos de l'auteur, certains se sont crus autorisés à livrer des contractions « synthétiques » réorganisant la thèse de Marcelli en l'articulant autour d'une antithèse entre d'une part l'obéissance (et l'autorité), d'autre part la soumission (et le pouvoir). La disposition inverse a été observée. Or, de telles productions, non seulement se révélaient lacunaires, mais surtout

s'affranchissaient de la restitution du raisonnement du passage, du fameux « ordre des idées du texte », c'est-à-dire de leur chronologie et de leur logique.

L'opposition initiale entre la passivité attribuée à la soumission et l'activité permise par l'obéissance a été parfaitement vue, ainsi que l'idée de délai dans le second cas (même si, comme on l'a déjà relevé, trop de candidats ont purement et simplement repris « retenue et abstinence »). En revanche, la substitution de la parole au geste n'a pas été assez fréquemment relevée et rapportée. Pour ce qui touche au deuxième temps du passage, nombreuses les copies rendant compte du caractère « artificiel » ou acquis et frustrant de l'autorité et son lien avec l'apprentissage antérieur de l'obéissance. Le dernier mouvement de l'extrait a, lui, été inégalement restitué : la thèse selon laquelle la désobéissance n'entraîne pas les mêmes effets dévastateurs que l'insoumission et la révolte a presque toujours été cernée ; mais beaucoup moins son explication (désobéir c'est contester une chose, se révolter c'est nier une personne). Et si l'inscription de l'obéissance dans le processus éducatif est fréquemment rapportée, l'on n'a quasiment jamais vu qu'obéir et se soumettre ont en commun d'établir un lien, tandis que d'innombrables copies ont tendance à hypertrophier le dernier point ou à copier les termes mêmes dans lesquels il est formulé.

Nous n'insisterons jamais assez sur tout ce qui relève de l'expression (le *vouloir dire* davantage que le *bien dire*) dans l'exercice du résumé. Certaines contractions apparaissaient comme de véritables coquilles vides : « on » reprend, « on » démonte et « on » remonte, mais ça ne renvoie à rien : ce n'est pas que c'est incompréhensible, c'est que cela ne *veut* rien dire, et que donc cela ne *dit* rien. Bien entendu, à côté des singes parfois malins, l'on tombe sur des perroquets obtus qui confondent mots et phrases, signifiants et significations et qui écrivent sans ciller : « l'autorité est une libre obéissance qui résulte de l'apprentissage ». Un peu moins grave, peut-être : « contrairement à la désobéissance, la soumission entraîne une révolte violente », alors que le candidat veut dire, mais ne le dit pas du tout : « contrairement à la désobéissance, **l'insoumission** se traduit par une révolte violente ».

L'*expression* étant aussi le recours à la langue commune, signalons encore ce type d'impropriétés un peu gênantes : « la soumission est **révoltante** », alors qu'on suppose que le candidat signifie que la soumission conduit à la révolte, ce qui n'est pas *tout à fait* la même chose, ou encore « le parent **autoritaire** s'abstient », ce que le correcteur bienveillant comprend comme « le parent qui fait preuve d'autorité et non de pouvoir – ou d'autoritarisme », mais qu'il est en droit de relever comme une maladresse ou une ignorance.

## LA DISSERTATION

### 1/ CONSIGNES GENERALES

Parfois décrié en raison de son caractère prétendument académique, l'exercice de la dissertation est pourtant au cœur de tous les apprentissages des étudiants des C.P.G.E. scientifiques, mais sous une forme *larvée* – ou *cachée*, si l'on préfère. Le point de départ en est une citation qui pose un **problème** (« culturel », pour aller vite) pour lequel il faut proposer une résolution adaptée et cohérente. L'élégance viendra en prime – éventuellement. A condition, d'ailleurs, que la séduction, toute relative, de la forme ne cache et donc n'exhibe la vacuité ou la stéréotypie du fond.

1. Respecter l'énoncé.
2. Produire un raisonnement. Obtenir un résultat. « Arriver quelque part ».
3. S'appuyer sur une solide connaissance de notions d'une part « élémentaires » ou générales, et d'autre part « particulières » parce que constituant le corpus conceptuel d'un programme précis sur lequel les étudiants ont travaillé durant de longs mois.

#### Qui ne voit que ces consignes pourraient entièrement s'appliquer *aussi* à une épreuve scientifique<sup>1</sup> ?

---

<sup>1</sup> Ainsi, les notions « élémentaires » seraient, en lettres, la maîtrise de la langue française, les règles du résumé et celles de la dissertation ; en mathématiques, par exemple, l'utilisation correcte des symboles logiques : quantificateurs universel et existentiel, symboles d'implication ou d'équivalence, ainsi que la maîtrise des définitions et la connaissance précise des énoncés de théorèmes, puisqu'on se doit de vérifier les hypothèses d'application d'un théorème avant de l'utiliser afin d'en tirer des conclusions correctes. Quant aux notions « particulières », il s'agit tout simplement du programme de l'année en cours en français-philosophie ; en mathématiques, ce seraient les structures algébriques fondamentales : groupes, anneaux et corps (filière MP), espaces vectoriels (filières PC, PSI, MP), propres à l'enseignement des prépas.

Dissserter, c'est donc problématiser, discuter, démontrer, raisonner, proposer, s'engager.

## 2/ REMARQUES SPECIFIQUES

Même si certaines productions sont en tout point remarquables, voire admirables, il nous faut d'emblée attirer l'attention sur le défaut majeur et rédhibitoire de maintes copies (parfois copieuses) : **la non prise en compte des termes exacts du sujet précis**. C'est d'autant plus dommageable qu'avec un peu plus de rigueur, de discipline, d'exigence de départ, la quasi-totalité des candidats pourraient prétendre à la moyenne pour cette partie de l'épreuve.

Rappelons le sujet : « le couple pouvoir-soumission est un couple instable qui finit toujours dans la violence destructrice. » La phrase ne comprenait aucune difficulté ou ambiguïté ou subtilité, et encore moins de chausse-trape. Le contexte immédiat l'éclairait grandement, ce qui nous permettra de rappeler que l'exercice du résumé est une authentique propédeutique à celui de la dissertation. Encore fallait-il ne pas pratiquer l'amalgame ou l'aplatissement ou l'amputation (cette année, on pourrait plutôt parler d'*émasculat*ion).

Chacun des termes avait son importance et permettait de susciter et de nourrir la réflexion : le mot « couple » est employé deux fois de suite, et l'on pense immédiatement à Torvald et Nora, Usbek et ses épouses, mais aussi au tyran et au « gros populas », comme aux tyranneaux entre eux ; « pouvoir » et « soumission » constituent une explicitation, plus qu'une illustration, de cette notion de couple et il n'était pas difficile de les remplacer par « dominant (s) » et « dominé(s) », tout en exploitant des notions sur lesquelles les étudiants ont travaillé durant près d'une année ; l'épithète « instable » est capitale et n'a été que trop rarement prise en considération, alors qu'il s'agit là du cœur du sujet : c'était une véritable perche tendue aux candidats puisque l'on escomptait de leur part une objection évidente : non, tous les rapports de domination ne sont pas instables, beaucoup sont solides et pérennes ! Enfin, la clause contient justement un « finit » qui a été négligé et si certains ont estimé que « violence destructrice » relevait de la redondance, voire du pléonasme, rarissimes les candidats ayant saisi que le choix de cette épithète n'était pas fortuit, puisqu'il existe peut-être, aussi, une violence *constructrice*.

Parmi les défauts fréquemment observés dans l'examen et la compréhension du sujet, on trouve donc :

1. la non prise en compte d' « instable » – au profit de « violence » ;
2. la confusion entre l'instabilité du couple pouvoir-soumission et l'instabilité de sa remise en question – ou entre la fragilité du lien et le bouleversement que représente sa destruction : on n'est plus très loin alors de la pure tautologie : le couple est instable parce qu'il tombe ou s'écroule ;
3. l'assimilation d' « instable » avec « mauvais » : d'où : il existe une soumission instable/mauvaise mais on trouve aussi une soumission stable et bonne...
4. l'amalgame entre la violence finale et la violence initiale ; certes, tout rapport de domination est un rapport de forces et le pouvoir est fréquemment violent dans son expression. Mais Marcelli ne parle pas ici de cette violence première. Pour lui, la violence est l'aboutissement fatal (la fin n'est pas la *finalité*, soit dit au passage) de la relation entre dominant et dominé. Il est surprenant que tant de candidats dits scientifiques ne distinguent pas conséquence et cause !
5. la réduction de la « violence destructrice » à la « révolte » alors que le texte insiste sur la réciprocité de la violence des deux côtés (selon le fameux principe : action/réaction) : les termes de surenchère, d'escalade, de cercle vicieux sont venus sous la plume des candidats les plus avisés ;
6. l'insistance mise sur cette notion de « violence » (voire l'exclusivité à elle accordée), doublée d'une lecture paresseuse ou orientée de la citation dont on escamote allègrement le milieu, ce qui conduit aux problématiques suivantes : « **Toute soumission mène-t-elle à la révolte ?** » « **Le pouvoir [...] finit-il toujours dans la violence ?** » « **Tout pouvoir est-il forcément violent ?** »

Il n'est pas toujours facile de distinguer, dans un hors-sujet, ce qui relève du malentendu et de la maladresse (de nombreux développements sont inégaux, ni entièrement bons, ni complètement mauvais, car les parties sont très irrégulièrement pertinentes) – ou de la malice, voire de la malhonnêteté.

Mais une première partie truffée de généralités sur le thème du programme : « d'où vient la soumission ? » ; « les formes de la soumission » ; « distinguons servitude et soumission »... n'est guère *engageante*. Comme n'est guère *concluante* (dans tous les sens du terme) une prétendue synthèse (un III) qui énumère les

procédés rhétoriques, stylistiques, génériques employés par les auteurs « pour mieux nous convaincre et nous persuader »....

Une partie telle que celle-ci pose un autre type de problème : « I. **Il est difficile d'échapper à la soumission** 1. *En raison de la structure pyramidale du pouvoir.* 2. *A cause de la coutume.* 3. *A cause de l'éducation.* » Il y a là des idées justes, des remarques valables mais qui ne sont pas articulées au sujet de façon judicieuse et pertinente. Une formulation différente et plus appropriée de la thèse : « I. **Le couple pouvoir-soumission présente un certain caractère de stabilité** », suivie des mêmes arguments, mais correctement réorientés, change radicalement la donne.

Un autre cas de figure intéressant : « I. **La soumission peut être stable et non destructrice (exemples)** II. **Pourquoi la soumission peut-elle être stable ? (raisons – motifs)** ». Ici, le candidat illustre puis explique, dans deux parties séparées, alors qu'il faut bien entendu associer les deux opérations, et, tant qu'à faire, dans un même paragraphe, il vaut mieux présenter d'abord l'idée avancée, puis les références précises permettant de l'étayer, de l'éclairer, de la préciser, de l'approfondir.

La confusion entre exemple et argument est récurrente mais très dommageable. Ainsi la démarche suivante : « I. **La soumission n'est pas stable.** 1. *L'éloignement d'Usbek fragilise le sérail.* 2. *Torvald ne se montre pas à la hauteur des attentes de Nora.* 3. *Car ses propres archers peuvent tuer le tyran.* » est de la pure illustration. Alors que « I. **La soumission n'est pas stable** 1. *La position du despote est fragile (il peut être assassiné par l'un des siens : LB ; son éloignement lui fait perdre de sa puissance : M)* 2. *Il existe une réversibilité de la situation relative de dominant et de dominé : les tyranneaux, les femmes du sérail et les eunuques, Nora et Krogstad)* 3. *Le pouvoir est arbitraire ou injuste ou non légitime ou non naturel (la nature de l'homme est d'être libre selon LB, Roxane excipe des « lois de la nature » contre celles du sérail, le couple Helmer repose sur une inégalité des sexes d'origine culturelle)* » nous fait entrer dans une tout autre dimension dissertative.

Un plan assez simple voire élémentaire tel que : « I. **Le couple pouvoir-soumission est instable et destructeur ;** II. **Mais il peut s'avérer stable et l'on peut s'en affranchir autrement que par la violence** », pouvait donner d'heureux résultats, même si le texte de Marcelli offrait là encore une perche en or avec la présentation d'un autre couple, celui constitué par l'autorité et l'obéissance. Et il est regrettable que d'aucuns aient mis exactement sur le même plan une « soumission stable » (pains et jeux, coutume, éducation) et une « entente solide » (amitié, dévouement, respect des lois qu'on s'est à soi-même données), car c'est confondre *servitude volontaire* ou *soumission contrainte* et *libre obéissance*, soit des concepts-clefs pouvant donner matière à une possible antithèse et à une éventuelle synthèse – pour recourir à un jargon courant qui prend ici tout son sens : la rhétorique peut alors s'avérer l'outil privilégié d'une vraie réflexion, de l'expression bien conduite d'une pensée solide.

Profitons-en pour rappeler que l'introduction doit absolument comprendre la citation. Que l'accroche n'a rien d'indispensable. Que le résumé de chaque œuvre en deux lignes est déplacé et alourdit inutilement le début de la copie. Que la problématisation est une étape capitale mais qu'il est dommage que tant de candidats se croient obligés de terminer un intéressant examen des termes du sujet, une série de questions plutôt pertinentes, par une phrase finale qui n'est que la reprise de la citation, mais cette fois sous forme interrogative ! Bien entendu, l'on apprécie de trouver une reformulation du sujet de ce type : *Dans quelle mesure tout rapport entre dominant et dominé est-il fragile/précaire/déséquilibré et est-il voué à anéantir autant l'un que l'autre ?* – mais nous n'avons pas le fétichisme de LA problématique qui devrait être forcément une unique question récapitulative. Nous apprécions donc les diverses questions que se pose le candidat, les différentes objections qu'il adresse à la thèse de l'auteur, mais à condition que ce précieux travail de questionnement ne se confonde pas avec l'annonce du plan, qui doit être la plus claire possible (sans sombrer dans le caricatural et l'enfantin : *Nous verrons d'abord en quoi les œuvres donnent raison à DM, puis en quoi elles infirment sa position*).

Les œuvres sont généralement bien connues mais imparfaitement maîtrisées.

A côté de perles heureusement exceptionnelles : « Roxane se suicide parce qu'elle en a marre d'attendre Usbek » ou « Le tyran alimente le peuple tel un feu... » (splendide illustration de la confusion entre la *lettre* et l'*esprit* qui sévit déjà dans le résumé), nous relevons une joyeuse pagaille dans l'épisode des Troglodytes où les trois temps de la fable (les indociles et « méchants » Troglodytes qui cèdent à l'anarchie et à la guerre de tous contre tous ; les « gentils » et dévoués qui œuvrent pour le bien commun ; les mêmes qui se lassent d'obéir à la vertu et qui réclament un chef) sont allègrement pris l'un pour l'autre. [« Le peuple se révolte contre un despote qui gardait toutes les richesses du peuple. »]

Plus gênantes, des interprétations *doxiques* et *toxiques*, en particulier la figure de Kristine Linde beaucoup trop souvent convoquée pour « prouver » la propension de l'être humain à se soumettre, à adopter la fameuse *servitude volontaire* : « Mme Linde n'a qu'un rêve, c'est d'être à la place de Nora, soumise à un mari et s'occuper

des enfants » « Mme Linde a besoin de cette relation pouvoir-soumission pour être stable et elle demande à Krogstad d'exercer un pouvoir sur elle pour qu'elle puisse avoir des repères pour se construire ». Nous ne pouvons entrer dans le détail d'une démonstration qui attesterait de la fausseté d'une telle lecture. Contentons-nous d'assurer qu'il s'agit là une nouvelle fois d'une grave méprise de même nature que celle qui assimile « obéissance » à « soumission » ; en effet le **service** n'est justement pas la **servitude** ! La sollicitude, la bienveillance, le dévouement sont d'un autre ordre, le lien créé ou recréé est d'une tout autre qualité.

Même si la tendance à multiplier les citations est en régression, ce dont on se réjouit, l'on reste perplexe et vaguement irrité devant les copies qui indiquent les numéros de page de telle phrase et/ou qui farcissent leur développement de la copie intégrale de plusieurs passages de 5 à 10 lignes du *Discours* de La Boétie (dans la translation la plus proche de l'originale, donc la plus compliquée !) Doit-on préciser que dans tous les cas, ou presque, ce psittacisme ne sert à rien, que lesdites citations dissimulent mal l'absence de véritables arguments, qu'elles ne viennent pas illustrer, expliquer, justifier une idée, mais en trahissent le manque, en exhibent le défaut, en soulignent l'absence ?

Il est d'usage de conclure pareil rapport sur l'expression. On ne sera pas là non plus très original : même les meilleures copies présentent parfois de graves défaillances à ce niveau, et il devrait être entendu une fois pour toutes que les fautes d'orthographe ou de syntaxe nuisent d'abord à la lisibilité et donc à l'intelligibilité du propos, et sont *justement* sanctionnées à ce titre. Certes, nous ne faisons pas de la « qualité du style » un *absolu*. Nous préfererons toujours, et lui accorderons une note supérieure, une copie pertinente mais imparfaitement rédigée à une copie impeccablement écrite, mais passant complètement à côté du sujet.

Il n'en reste pas moins qu'une langue *correcte* est d'abord une langue « qui **respecte** les règles dans un domaine déterminé » (comme la *tenue correcte exigée* dans les établissements de nuit). Or, le *respect*, c'est justement une forme du *consentement éclairé* ou de *réponse réfléchie* pour laquelle le texte de l'épreuve constitue un plaidoyer. Roland Barthes écrivait jadis que *toute langue est fasciste*. L'éminent sémiologue avait tort. Il pratiquait un amalgame, hélas fréquent et assez daté, entre les notions que Daniel Marcelli s'emploie à bien distinguer.

La langue française nous *impose* l'application avisée d'un certain code (l'orthographe, la syntaxe, la ponctuation) qui, parce qu'il nous est commun, nous permet d'échanger ; mais au-delà de l'obligation qui lui est faite de ne pas en transgresser les règles élémentaires, sous peine de ne plus être compris, et déjà de ne plus dire ce qu'il voulait dire, tout locuteur ou scripteur conserve la latitude de *proposer* un discours qui lui soit propre. [A ce titre, le résumé est un irremplaçable exercice où contrainte et inventivité se marient miraculeusement.]

De même, nous souhaitons que les candidats à venir *obéissent* tant à l'usage d'un français intelligible qu'aux *principes* et *préceptes* de deux exercices qui n'exigent d'eux aucune *soumission* mais réclament, tout au contraire, une vraie indépendance d'esprit.

Obéir n'exclut ni autonomie, ni initiative, ni singularité.

Nous avons été reconnaissants à tous les candidats qui ont su témoigner de ces qualités et avons volontiers valorisé leurs travaux.